



HAL
open science

Ernest Renan et la langue bretonne

Jean Balcou

► **To cite this version:**

Jean Balcou. Ernest Renan et la langue bretonne. La Bretagne Linguistique, 1990, 6, pp.69-78.
10.4000/lbl.7595 . hal-04567674

HAL Id: hal-04567674

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04567674>

Submitted on 3 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Ernest Renan et la langue bretonne

Ernest Renan and the Breton language

Jean Balcou



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/7595>
ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1990
Pagination : 69-78
ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Jean Balcou, « Ernest Renan et la langue bretonne », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 6 | 1990, mis en ligne le 05 janvier 2022, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/7595> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.7595>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Ernest Renan et la langue bretonne

Ernest Renan and the Breton language

Jean Balcou

- 1 Qui ne connaît, particulièrement en Bretagne, les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, ce chef-d'œuvre ? Mais il faut rappeler que toute la première partie, la partie « enfance », est le fruit de la collaboration entre Renan et sa mère. On ne peut, en effet, mieux introduire cet exposé sur « Renan et la langue bretonne » qu'en évoquant, d'entrée de jeu, ce rôle de la Lannionnaise Manon Féger. Les *Souvenirs* racontent que le soir, pour se distraire de son labeur austère de savant, Renan se faisait un plaisir et un devoir d'entendre sa mère qu'il avait fait venir à Paris en 1857 lui parler des vieilles histoires du vieux pays. Elle le faisait en breton, langue qu'elle savait, dit le fils, « merveilleusement ». Compliment que le fils aurait pu à son tour s'adresser à lui-même. Je commencerai donc par montrer, à partir de quelques exemples suffisamment révélateurs, combien Renan devait rester toute sa vie un bretonnant naturel.
- 2 Qui ne connaît également la réputation de Renan en tant que savant ? Or son domaine sera précisément la philologie. C'est encore dans les *Souvenirs* que Renan proclamera qu'il était « philologue d'instinct ». Dès son entrée à Saint-Sulpice en 1843, quand, sous la direction de son compatriote, mais non bretonnant, l'abbé Le Hir, il se met à apprendre l'hébreu, notre jeune séminariste découvre la part que peut avoir le breton dans l'étude de la philologie comparée. J'essaierai en second lieu d'éclairer dans la mesure du possible cette approche scientifique du breton par Renan.
- 3 Qui ne connaît enfin les relations qu'entretint notre philosophe, surtout après 1870, avec les intellectuels bretons et bretonnants de son temps ? On sait depuis longtemps qu'il a fait, entre autres, la carrière du folkloriste Luzel. Mais comme sa correspondance avec ce dernier est également révélatrice de son rapport à la langue bretonne ! Je conclurai sur cette collaboration.

*

- 4 Tout immergé qu'il fût dans la culture française, Renan n'a jamais cessé de savoir parler breton. À Tréguier, petite ville côtière, rurale, marchande, cléricale, il partageait le bien commun. Exilé à Saint-Nicolas à Paris, il avait retrouvé avec bonheur l'ancien vicaire de Tréguier, l'abbé Tresvaux. « Je ne puis vous exprimer, écrit-il à sa mère le 3 février 1839, le plaisir que je ressens en m'entretenant en notre langue bretonne avec ce bon monsieur ». Mais c'est pendant les vacances, trop rares, qu'il retrouvait son milieu. On sait que son départ du séminaire en 1845 le sépara de son pays pendant 40 ans. Il y revint pour s'installer à Rosmapamon, en Louannet, en 1885. La propriétaire, Madame Le Scornec, avait failli être excommuniée pour avoir loué sa maison à ce mécréant. Mais, en franchissant le seuil, Renan s'excusa en ces termes pour demander d'y faire poser une marque :

« *Va diou c'har a zo berr*
He va c'hof a zo pouner »
 (« Mes deux jambes sont courtes
 et mon ventre est lourd¹. »)

- 5 Tombèrent aussitôt toutes les préventions de la dame. Comme devaient tomber celles des habitants de Perros puisque « dès que je leur ai parlé breton, ils m'ont tenu pour un des leurs² ». J'ai gardé pour la bonne bouche le témoignage de l'écrivain trégorrois et bretonnant Jarl Priel dans son autobiographie de 1954 *Va zammig buhez*³. Le père de ce dernier travaillait chez Ange Goaster, négociant à Tréguier. Or, un jour, il eut à préparer le repas pour son maître et un invité de marque qui n'était autre que Renan. On ne parle à table que breton. « Ha meur a wech am eus klevet digant va zad : "Daoust ha n'am boa kas ouzh Renan, biskoazh brezhoneger n'a m[e]jus klevet e-tailh da gaozeal ha da farsal ken dudius hag eñ, ma bete *vitam aeternam* e vijen chomet gant va genou bras ouzh e selaou" » (« Et plus d'une fois j'ai entendu mon père me dire : "Bien que j'éprouvasse de l'animosité à l'égard de Renan, jamais je n'ai entendu un bretonnant capable de parler et de plaisanter d'une manière plus agréable que lui et je serais resté jusqu'à *vitam aeternam* à l'écouter, la bouche grande ouverte" »). Certes le breton était pour Renan, comme pour tout le monde, une langue du parler et de l'usage. Mais on a vu qu'il était, en outre, un causeur bretonnant.

- 6 Comme la plupart des bretonnants, Renan ne songeait guère à écrire du breton. Il lui arrive pourtant de le faire comme d'instinct. Ses innombrables manuscrits sont parfois traversés d'expressions bretonnes griffonnées à la va-vite. Malheureusement je n'ai pas encore eu l'occasion de les relever. Je me contenterai de celles qui l'ont déjà été. Voici d'abord ce que d'une page intitulée « usages bretons » a recueilli Jean Pommier, le grand spécialiste de la pensée religieuse de Renan, dans « Travaux et jours d'un séminariste en vacances, 1845 » :

« Quand le vieux père de famille (*salva reverentia*) se soulage avec bruit (comprenez ! ...) tous les enfants à l'entour doivent ôter leur chapeau, et faire ce souhait, analogue à celui de l'éternuement.

Salut dom Tadic cos
A respet der gonider bara
 (" Salut à notre vieux père
 Et respect au gagneur de pain")

dont l'harmonie et le parallélisme à la façon des Hébreux est remarquable ; le second vers est tout à fait de couleur locale en Bretagne.

Je crois même avoir entendu :

Salut der Tartarin cos,

Tartarin serait un terme analogue à celui de matadore, etc. pour désigner le vénérable chef de famille⁴. »

- 7 Il semble que ce soit dans les manuscrits de la fin de sa vie que Renan se plaise à revenir aux formules bretonnes. Laudyce Rétat y a relevé⁵ à plusieurs reprises l'expression : « n'è ket gwir » (« ce n'est pas vrai »), et 4 fois dans la même série de notes avec ce commentaire final : « Paysan qui dit : "n'è ket gwir" à l'église, quand un Breton a dit cela, c'est grave, net comme un sabre⁶. Cette formule obsédait tellement Renan qu'il projeta d'en faire le titre d'un livre. Enfin Henriette Psichari, la petite-fille, dans son *Renan d'après lui-même*⁷ transcrit la photographie d'une des dernières notes manuscrites du philosophe, et que voici : "gourhemenou = grognements sont grognements de Dieu, vos grognements = vos ordres, finales de lettres, vos mandements = vos ordres". »

*

- 8 La passion philologique de Renan ne pouvait que le conduire au breton. Rien à voir avec le délire celtomaniaque du XVIII^e siècle dont il avait connu, à travers celui qui deviendra « le bonhomme système » des *Souvenirs*, ce Le Duigou héritier de son compatriote Le Brigant, un dernier représentant. Il est symptomatique que Renan ait dévié le système philologique de Le Duigou, celui du breton mère de toutes les langues, en un autre système, politique celui-là, d'une philosophie de la nature et de l'être suprême. C'est dans les années 1843-45, les deux années de Saint-Sulpice avec les grandes vacances à Tréguier, que Renan s'est intéressé au breton du point de vue de la philologie comparée. On en a quelque écho dans les *Cahiers de jeunesse*⁸ et les notations recueillies par J. Pommier⁹. Certes, cela ne fait pas beaucoup, puisque l'ensemble ne se compose que de 8 séries de remarques, encore sont-elles condensées dans le temps. Elles permettent, en tout cas, de saluer l'entrée scientifique du breton dans le temple philologique. Dans les 8 notations envisagées on peut suivre les 3 directions suivantes.
- 9 Une seule remarque porte sur la syntaxe comparée, sur « le pronom relatif *qui* [lequel] se retranche en breton, comme en hébreu. *En ini ra*, celui (qui) fait. Ils n'ont pas de mots pour *qui, que* ».
- 10 Puis viennent 3 séries de notations portant sur la phonétique comparée. Le premier exemple concerne l'aspiration : « Ηλιο_ς, sol, et *heul* des Bretons sont identiques. - En effet, dans *Sol*, l'S remplace l'aspiration, comme en *sex* etc. » Le deuxième exemple confronte le breton et l'allemand : « Remarquez le *v* breton analogue au *v* allemand, et se prononçant comme *f*- en ces mots *vonus* (vite) etc. » La troisième série est plus développée, où sont rapprochés les mots qui désignent les mêmes choses par les mêmes sons. Ainsi : « Noms de nombres : [...], *schësch*, *c'houec'h* (bret.), où les deux consonnes se retrouvent [...] Mots usuels : [...], *châmad*, *amare*, *mad* (bret.) ; *schéklem*, *skoa* et *schouk* (bret.), au moins pour les deux radicales initiales qui sont les plus importantes [...]. *Jäjin*, *oĩ vos*, *vinum*, *wine* (angi.), *fion* (gaélique), *gwin* (bret.). »
- 11 Viennent enfin 4 séries de notations portant sur les étymologies comparées. Je les reproduis à la suite :
1. « Le celto-breton renferme une foule de mots qui ne sont que du vieux français, par exemple, *ler*, voleur, se trouve dans cette forme dans le *Roman de la Rose*. De là est venu *larron* qui s'y trouve aussi. - *Gwennek* = blanc, six blancs (pièce de monnaie), et une foule d'autres qui font ressembler cette langue à du français qui n'aurait pas changé. Mais cela seulement pour certains mots. »

2. « *Echevins* vient de *scabitni* (nom qui paraît surtout sous les premiers Carolingiens), dont la racine est probablement *scab* (*escabeau*), *scabellum* (*ellum* n'est que le diminutif de *scabum*). Celtique *scabel* = *scamnum*. »
3. « *Solivi*, pièce de monnaie du temps des Francs. De là, *soldi*, d'où *solde* (*solder*, *soldat*, *soudoyer*), breton *soudard* (nom du Moyen Âge) ; de là *sol* : *sou*. Il a passé en cet état en *soudoyer* = *soldoyer*. »
4. « Le mot breton *braw* (joli) est le même que notre mot *brave* en son sens ancien (beau, bien vêtu). Voy. ce sens en Pascal ("Etre brave, n'est pas si vain"). Frantin met en note : "bien vêtu". »
- 12 Certes toutes ces observations sont de la même époque, quand à 20 ans le séminariste s'enfièvre de sa découverte de l'hébreu. Mais je me permets d'ajouter une remarque bien plus tardive, du 1^{er} octobre 1860, adressée à son collègue de l'Institut Jean-Barthélémy Haureau à propos du nom d'Abélard sur lequel il préparait une notice : « *Ab* ou *Ap*, écrivait-il, en gallois et dans le bas-breton du moyen-âge, signifie *fil*s, et entre dans la composition d'une foule de noms propres : *Robin ap Hovel* : *Robin fils de Hoël* ; *Abgrall* (nom encore porté en Bretagne) : le fils de Grallon, etc. On peut en voir d'innombrables exemples dans les listes de compagnies galloises du XIV^e siècle (...) La vraie signification du nom de Pierre Abelard est donc bien réellement *Pierre fils d'Aelard*, ou *Alard*¹⁰. »
- 13 Cet intérêt pour la philologie bretonne explique peut-être l'apparent détachement de Renan dans sa lettre-préface au recueil de poésies bretonnes, *Annaik*, de son compatriote et total admirateur, le barde de La Roche-Derrien, Narcisse Quellien. « Un idiome, écrit-il, a toujours assez vécu quand il a été assez aimé et que de bonnes études philologiques ont fixé son image pour la science, comme un fait désormais indestructible dans l'histoire de l'humanité » (30 juillet 1879). Cette phrase est souvent citée, en général pour accuser Renan, comme en témoigne, par exemple, la note correctrice au texte cité plus haut de Jarl Priel. Philosophe de l'histoire, Renan était d'autant plus conscient que les civilisations aussi étaient mortelles. Il se mettait lui-même en cause en ajoutant à l'adresse de Quellien : « Les poètes et les philologues m'apparaissent comme les embaumeurs des langues. Leur approche paraît de funèbre augure... » Mais cette impression ne dure que le temps d'une ride sur le front. Avec Luzel, collecteur d'un breton vivant et populaire, nous suivrons un autre échange, une autre correspondance.

*

- 14 L'importante correspondance entre Renan et Luzel (43 lettres de Renan à Luzel, 75 lettres de Luzel à Renan, sans compter tous les documents annexes) est un témoignage exceptionnel sur l'histoire d'une amitié au service de la culture bretonne au XIX^e siècle. Je n'évoquerai pas ici tout ce que Renan a fait pour Luzel en paroles et en actes, ni leurs rencontres ni les promenades qu'ils ont faites ensemble. Ah ! si : leur première rencontre quand, un jour d'hiver 1857, à la Bibliothèque impériale, Luzel demande à un employé, qui n'est autre que Renan, *Buhé santez Nonn* (« La vie de sainte Nonne »)... Car cet épisode m'amène au propos de cet exposé : le rapport à la langue bretonne. Entre Renan et Luzel il fut immédiat puisqu'il fut un rapport de consanguinité : « *henes so eur Breizad, eur breur* » (Luzel à Renan, 26 mars 1858). Mainte lettre de Luzel à Renan s'achèvera sur une formule du genre : « *ho kenvro a*

greiz kalon » (« Votre compatriote du fond (du milieu) du cœur »). Quand le 17 août 1885 il le recevra au banquet littéraire-républicain de Quimper, le folkloriste déclamera au philosophe un poème breton qu'il lui avait soumis auparavant (2 août 1885) :

« *Deiz mad did, va mignon ha va c'henvro bruded.* »

(« Bonjour à toi, mon ami et compatriote renommé. »)

- 15 La sympathie de Renan pour Luzel repose aussi sur la qualité scientifique de ce dernier. Le philosophe ne pouvait, en effet, qu'approuver la méthode de folkloriste telle que celui-ci l'avait définie : prise de notes à la volée, y compris les variantes (24 juillet 1867), rédaction immédiate en breton, puis transcription en dialecte de Tréguier selon l'orthographe de Le Gonidec, traduction la plus littérale enfin (12 décembre 1867). Surtout peu de notes, guère de commentaires (5 mars 1875), et, puisqu'il faut bien classer les textes, que ce soit du moins sans tentative de codification (15 mai 1879). Le jugement de Renan ne surprend donc pas pour qui Luzel est, parmi les collecteurs, « celui qui procède selon la méthode la meilleure », et, dans un domaine aussi délicat, le chercheur qui lui a enfin donné « une base solide » (8 juin 1889).
- 16 Mais si méritant qu'il fût, Luzel n'était, malgré tout, qu'un collecteur. Aussi la principale fonction de Renan sera-t-elle de relativiser ses découvertes. Il commence par situer les textes bretons dans un cadre plus vaste. Ainsi *Louis Ennius* appartient à toute une culture européenne (28 mars 1858), ainsi un conte « Le corps sans âme » est à rapprocher du mobinogi « *Khilwch et Ollwenn* » (1^{er} novembre 1869). Ou bien encore aux « sept saints » du Vieux-Marché que Luzel avait identifiés aux saints bretons il opposera les « sept dormants » d'Ephèse et recommande à Luzel de rechercher la *gwerz* bretonne inévitable où il sera question du petit chien qui les accompagnait (4 décembre 1876). Mais Renan ne se limite pas à la littérature. On ne sera pas surpris de retrouver également dans sa correspondance avec Luzel des éléments de linguistique comparée. Il l'avait tout de suite mis en garde contre toute tentation celtomaniaque : le breton, lui écrit-il, n'est qu'une branche des langues celtiques, rien d'autre (28 mars 1858). On le voit encore, par exemple, sensible aux influences espagnoles sur la langue même. Et de rappeler à Luzel « cette singulière manie [des Bretons] de compter par *réaux* ». À Luzel qui avait pensé aux Arabes, Renan répond que cela est dû « à l'occupation espagnole du temps de la Ligue et du duc de Mercoeur » (1^{er} novembre 1869).
- 17 Le plus étonnant sans doute est de voir Luzel soumettre à Renan non seulement ses préfaces mais les fascicules de ses collectes au fur et à mesure qu'ils paraissent. Il ne veut rien éditer sans l'approbation du maître. Voici l'extrait d'une lettre du 23 juillet 1868 écrite à l'occasion du premier tome des *gwerziou*, laquelle se passe de commentaires, mais qui fait singulièrement regretter de n'avoir pas retrouvé le volume en question : « Votre préface, répond donc Renan à Luzel, est très bien, très modérée. Voilà le vrai, je crois. Sur le corps du livre, j'ai fait plus d'une annotation ; mais je ne crois pas que cela vous amenât à des *errata*. Je me rappelle seulement le mot *corfbalann* ; c'est sûrement le mot *corps de baleine*, qui au XVII^e siècle désigne un corset. »
- 18 Il arrive même que Luzel et Renan se demandent l'un à l'autre tel ou tel renseignement. La correspondance ne me révèle que cet échange que voici. Que veut dire, interroge le folkloriste, cette formule finale des contes merveilleux : « *indan gazel gé* » (« sous l'enchantement ») ? Et Renan de reconnaître son ignorance devant cette « singulière expression *gézél-gé* » (1^{er} novembre 1869). Démarche inverse pour lui au moment où il va écrire l'histoire, pour les *Souvenirs*, du « broyeur de lin ». C'est l'expression bretonne qui lui est d'abord venue à l'esprit : « *brean lin, bréer lin* ». Et d'interroger Luzel, cette

fois son maître : « Comment appelleriez-vous cela en français ? *Broyer le lin* ? *Broyeur de lin* ? N'y a-t-il pas une expression plus technique ? » (3 mars 1879).

*

- 19 Je conclurai sur cette histoire de « *brean lin, breer lin* » car elle me paraît tout à fait symbolique. C'est une banalité que de rappeler que la pensée de Renan est aussi révolutionnaire que parfaite est sa maîtrise du français. Et pourtant, au commencement est la Bretagne, la langue bretonne. Non une seconde nature, mais la première. Henriette Psichari dans sa Préface des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*¹¹ a pu parler, à propos du français de Renan de « langue bretonne à fleur de peau ». Et d'ajouter que si les bretonnismes paraissent normaux dans un texte qui se présente comme la traduction française du breton de la mère, on les retrouve également partout ailleurs, y compris dans les ouvrages les plus savants.
- 20 Mais c'est évidemment dans la correspondance, dans les manuscrits que le butin serait prometteur, et pas seulement pour les bretonnismes. Je reviens encore au « broyeur de lin ». On y trouve, en dernière page, l'expression périphrastique du « petit appareil qui sert à porter les cercueils ». Or dans une note préparatoire Renan avait d'abord écrit deux fois le mot « *vascamp* » et enfin le mot « *vascow* ». La langue bretonne, émerge toujours comme première nature. Et c'est, par exemple, d'une plume instinctive, qu'il écrit dans *Emma Kosilis* le mot, pourtant rare, de *berzeke* pour désigner un « demeuré ».
- 21 Renan était bien conscient que son originalité venait de son origine, que sa structure mentale était bretonne avant d'être française. « En fait d'habitudes littéraires, écrivait-il finalement à Anatole France, cet autre maîtres-ès-lettres françaises, je suis peu Français » (29 juillet 1888).

BIBLIOGRAPHIE

« Lettres de Renan à Luzel » dans *Œuvres Complètes*, t. X, Calmann Lévy. « Lettres de Luzel à Renan », *Annales de Bretagne*, 1933-1935, t. XL, XLI, XLII. Ensemble publié — avec, entre autres, 5 lettres d'Anatole Le Braz (1888-1892) et 4 lettres de La Villemarqué (1860) — par Pascale QUEFFELEC dans sa thèse de 3^e cycle, *Ernest Renan et ses correspondants bretons*, Université de Brest, 1983.

Pour une étude moins sommaire des relations entre Renan et Luzel, voir mon article : Jean BALCOU, « La correspondance Renan-Luzel (1858-92), histoire d'une amitié au service de la culture bretonne », dans *Mélanges offerts au professeur Louis Le Guillou : Bretagne et Romantisme*, Centre d'étude des Correspondances, Brest, 1989.

NOTES

1. Dans Léon DUBREUIL, *Rosmapamon*, Paris, Ariane, 1946, p. 48.

2. « Discours prononcé à Quimper », 17 août 1865, dans *Œuvres Complètes (O.C.)*, Paris, Calmann Lévy, I, p. 854
 3. Jarl PRIEL, *Va zammig buhez*, (« Mon petit bout de vie »), Brest, Al Liamm, 1975, p. 17.
 4. Jean POMMIER, « Travaux et jours d'un séminariste en vacances, 1845 », *Cahiers renaniens*, n° 2, 1972, p. 164-65.
 5. Laudyce RÉTAT, *Renan, histoire et parole*, Paris, Laffont, Coll. Bouquins, 1984, p. 50-51.
 6. Bibliothèque Nationale de France, NAF 14200, f° 438.
 7. Henriette PSICHARI, *Renan d'après lui-même*, Paris, Plon, 1937.
 8. *Cahiers de jeunesse*, tome IX des O.C., op. cit., p. 16, 22, 314.
 9. J. POMMIER, « Travaux et jours ... », art. cit., p. 167, 169, 199 ; J. POMMIER, *La Jeunesse cléricale de Renan*, thèse, Université de Strasbourg, 1933, p. 422.
 10. BNF, ms 13079, f. 64.
 11. Edition de Laudyce RÉTAT, Paris, Garnier-Flammarion, 1973.
-

RÉSUMÉS

Qui ne connaît, particulièrement en Bretagne, les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, ce chef-d'œuvre ? Mais il faut rappeler que toute la première partie « enfance », est le fruit de la collaboration entre Renan et sa mère. On ne peut, en effet, mieux introduire cet exposé sur « Renan et la langue bretonne » qu'en évoquant, d'entrée de jeu, ce rôle de la Lannionaise Manon Féger. Les *Souvenirs* racontent que le soir, pour se distraire de son labeur austère de savant, Renan se faisait un plaisir et un devoir d'entendre sa mère qu'il avait fait venir à Paris en 1857 lui parler des vieilles histoires du vieux pays. Elle le faisait en breton, langue qu'elle savait, dit le fils, « merveilleusement ». Compliment que le fils aurait pu à son tour s'adresser à lui-même.

Who does not know, particularly in Brittany, the *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, this masterpiece? But it should be remembered that the whole of the first part, 'childhood', is the fruit of the collaboration between Renan and his mother. Indeed, one cannot better introduce this presentation on 'Renan and the Breton language' than by evoking, from the outset, this role of the Lannionaise Manon Féger. *The Memoirs* tell us that in the evening, to distract himself from his austere scholarly work, Renan made it a pleasure and a duty to listen to his mother, whom he had brought to Paris in 1857, talk to him about the old stories of the old country. She did so in Breton, a language that she knew, said the son, 'wonderfully'. A compliment that the son could have addressed to himself.

INDEX

Mots-clés : Renan (Ernest), breton (langue), Luzel (François-Marie), correspondance, bretonisme
Keywords : Renan (Ernest), Breton (language), Luzel (François-Marie), correspondence, Bretonism